

XYZ. La revue de la nouvelle

La fin du temps

Stéphane Batigne



Numéro 64, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4107ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Batigne, S. (2000). La fin du temps. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (64), 16–20.

La fin du temps

Stéphane Batigne

Il fait -8°. Rien d'anormal pour cette période de l'année. Elle n'a pas mangé. Elle n'a pas faim. Elle n'a jamais faim lorsque son mari est absent.

Elle s'ennuie.

Elle ne fait rien. Elle n'a rien à faire. Le temps passe lentement quand il n'y a rien d'autre à faire qu'attendre.

Elle attend.

Cela fait bientôt deux ans qu'elle attend. Depuis qu'un après-midi d'hiver, ils sont descendus d'un avion à Mirabel. Un collègue de son mari qu'elle ne connaissait pas était venu les chercher à l'aéroport dans sa grosse voiture américaine surchauffée. Il les avait conduits sur cette autoroute grise et toute droite, bordée de squelettes d'arbres dressés à l'infini, comme un cimetière d'arbres, une hécatombe d'arbres, un hiver nucléaire, une catastrophe écologique, la fin du monde dans ce nouveau monde triste à pleurer. Elle avait pleuré un peu beaucoup passionnément en silence, recroquevillée dans l'encoignure de la banquette arrière, à côté de la pile de valises, tandis que son mari et son collègue parlaient de leur boulot, de leur labo et des derniers articles scientifiques publiés dans leur discipline. Puis elle n'avait plus pleuré, elle avait fermé les yeux jusqu'à leur arrivée. Alors son mari lui avait demandé : tu dors, chérie ? et elle avait fait semblant de se réveiller, puisque c'est cela qu'il croyait. La rue était triste et moche, comme l'immeuble où il l'avait fait entrer, comme l'appartement où il l'avait fait entrer, comme la vie où il l'avait fait entrer.

Cela fait bientôt deux ans qu'elle attend que quelque chose se passe. Son mari lui dit parfois : sors, rencontre des gens, fais-toi des amies. Ou peut-être veut-il dire des amis, elle n'a jamais osé lui demander de préciser. Lui en a quelques-uns, des amis. Peut-être même des amies. Elle n'a jamais osé lui demander de préciser. Quand il part pour quelques jours, à Boston ou à

Toronto, pour un colloque une réunion un séminaire, il lui donne le numéro de son hôtel, mais elle ne l'appelle pas.

Elle attend.

Parfois elle lit des revues pour femmes, que son mari lui apporte comme autant de petits cadeaux. Parfois elle regarde un feuilleton à la télévision. Elle ne comprend pas toujours bien ce que disent les comédiens. À cause de l'accent qui n'est pas le sien. Et aussi à cause des mots qu'elle ne connaît pas, des mots clinquants et colorés, ou au contraire sombres, nerveux et menaçants. Elle sent tout un monde inconnu derrière l'écran de sa télévision, elle le devine immense et terrifiant, grouillant de gens différents d'elle, monstrueusement différents. Souvent, en proie à l'effroi, elle éteint la télévision au milieu du feuilleton, appuyant sur le bouton de la télécommande avec l'empressement qu'elle mettrait à fermer les volets de sa maison un soir d'orage. Mais il n'y a pas de volets aux fenêtres de chez elle, seulement des stores faits de longues lames de métal qui cliquettent sous l'air chaud des radiateurs. Elle n'ouvre jamais les stores. À quoi bon ?

Cela fait bientôt deux ans qu'elle n'est pas sortie de l'appartement triste et moche.

Parfois son mari lui téléphone, il lui raconte la discussion qu'il vient d'avoir avec son collègue, il lui parle de son travail et de ce qu'il fera dans une semaine ou dans un mois, il dit des mots qui n'ont aucun sens pour elle. Elle l'écoute attentivement, elle ne dit rien, elle n'a rien à dire, il raccroche, elle raccroche, il fait froid.

Parfois elle se fait couler un bain chaud, la mousse mousse tout le long de son long corps froid. Elle se touche, mais ça ne vient pas. Rien. Même avec tous ses doigts et la mousse qui mousse, ça ne vient pas. Avant ça venait, là ça ne vient pas.

Alors elle attend.

Le jour de leur arrivée, son mari a acheté un thermomètre, un magnifique thermomètre blanc ivoire décoré d'un double liséré noir et gradué à la fois en Celsius et en Fahrenheit. Il l'a accroché dehors, de l'autre côté de la fenêtre de la cuisine, de

manière à ce qu'on puisse lire la température en se penchant un peu au-dessus de l'évier. Elle se tient souvent légèrement penchée au-dessus de l'évier, à regarder son thermomètre. Elle le trouve beau avec sa double ligne noire et ses deux échelles de graduation.

Chaque jour, deux fois par jour, sans jamais jamais oublier, elle note la température indiquée par son thermomètre blanc ivoire à double liseré noir. Chaque jour depuis bientôt deux ans, midi et minuit. Elle note, puis elle retranscrit la mesure sur un diagramme. Son mari lui a ramené ce rouleau de papier millimétré de son travail, elle l'a fixé sur le mur du salon, au-dessus du canapé. C'est la seule décoration du salon. Le papier millimétré est bleu très clair, bleu ciel très tendre, bleu matin très tôt. Une fenêtre grillagée sur un possible. Le graphique démarre dans l'angle du mur, vers la porte de la chambre, et il touche presque à l'autre coin, au-dessus de la lampe. Deux courbes presque parallèles, l'une pour midi, l'autre pour minuit. Ça monte, ça descend, ça sursaute avec l'hiver, ça frémit avec le printemps, ça explose avec l'été, ça plonge avec l'automne. C'est son œuvre. C'est sa vie. C'est son Histoire.



Le thermomètre n'est plus là. Il y a quelques minutes à peine, il y était encore. Elle l'avait observé, comme elle l'observe parfois à l'improviste pour voir si tout va bien, comme on veille sur le sommeil d'un enfant, comme on s'assure d'un coup d'œil machinal que le gros tilleul centenaire de la cour est bien à sa place. Elle l'avait vu, frémissant dans l'air froid. Il ventait un peu et la fenêtre de la cuisine sifflait par d'invisibles fentes. De gros flocons s'écrasaient contre le mur d'en face. Il marquait -8° . Rien d'anormal pour cette période de l'année. Elle était retournée au salon.

Maintenant il n'est plus là. Elle se penche légèrement au-dessus de l'évier et regarde cette absence de thermomètre. Non, il n'est plus là. C'est absurde, mais son thermomètre a disparu. Il

est peut-être tombé, bousculé par le vent, emporté par la neige, il est peut-être tombé dans l'épaisse couche blanche qu'elle aperçoit en bas dans la cour, il s'est peut-être brisé, il s'est certainement brisé. Son thermomètre est tombé et il s'est brisé.

Elle ne sait pas ce qu'il faut faire dans ces cas-là. C'est la première fois que son thermomètre tombe et se brise. La première fois aussi qu'en se penchant légèrement au-dessus de l'évier, il ne se passe rien. Le charme a disparu. Elle ne ressent plus qu'un curieux inconfort à s'étirer gauchement au-dessus de cet évier chromé. Sa hanche cogne contre le rebord dur et froid, le tuyau courbe du robinet frotte désagréablement sur son sein, la poignée du placard à déchets lui entre dans le gras de la jambe. Elle n'avait jamais remarqué tout cela.

Elle attend, mais ça n'a aucun sens d'attendre. Son mari est à Boston, à Québec ou à Toronto, des jours et des nuits avant qu'il ne revienne. Lui saurait ce qu'il faut faire. Elle sait qu'il saurait. Elle, elle ne sait pas ce qu'il faut faire dans ces cas-là. Elle tourne en rond. Elle tourne en rond en rond en rond. Si rien ne se passe, il y aura un trou dans le graphique. Un gros trou, une faille béante, une absence de temps.

Peut-être un trou définitif, qui sait ?

L'idée s'est infiltrée en elle subrepticement et, maintenant, elle grossit et grossit comme un cancer irrépressible. La fin de l'histoire, la fin de l'Histoire. Étourdie, elle s'arrête de tourner. La double courbe flotte un peu sous ses yeux. Le téléphone. Voilà, le téléphone. Le numéro de l'hôtel à Toronto Boston Philadelphie. Ça sonne. Ne répond pas. Essaie à nouveau. Ça sonne. Ne répond pas. Panique. Essaie à nouveau. Ça ne sonne pas. Faux numéro. Essaie encore. Ça sonne.

Il ne répond pas.

Il fait nuit. Elle se laisse tomber à plat ventre sur le canapé, les jambes redressées sur l'accoudoir. Ça lui fait un peu mal dans les reins, ça lui tire derrière les genoux aussi, mais elle reste dans cette position saugrenue, la tête entre les poings. Elle ne lui avait jamais téléphoné avant. Ni au labo boulot, ni à l'hôtel de Boston New York Québec. Elle essaie d'attraper un souvenir, quelque

chose, un rien. Deux ans et elle ne lui a jamais téléphoné. Maintenant le thermomètre est tombé et s'est brisé. Le temps s'est arrêté.



Plus tard, il a fait totalement nuit. Elle a passé un manteau en poils de bête. Neuf, puisqu'elle ne sort jamais. Neuf, comme ses bottes en cuir de vache, son écharpe rouge sang et son bonnet tricoté par maman. Elle a descendu l'escalier éclairé au néon, poussé la porte vitrée de l'immeuble triste et moche, et elle est entrée dans le grand blanc. Irréels de tant de fragilité et de douceur, des lambeaux de nuages gesticulaient dans tous les sens et venaient la mordiller dans le cou, là où la peau est si tendre qu'un rien la fait frémir. À la manière d'animalcules amoureux et fous de désir, ils la bécotaient sur les tempes, les paupières, aux commissures des lèvres et jusqu'au fond des oreilles, la faisant frissonner comme elle n'avait pas frissonné depuis longtemps.

Quelque part, elle a croisé un homme. Elle lui a demandé : s'il vous plaît monsieur, quelle température fait-il ? C'est un nombre qu'elle attendait, une valeur numérique, négative très certainement, à une décimale près de préférence. Une donnée factuelle en tout cas, mesurable et mesurée, qu'elle pourrait retranscrire sur son graphique en espérant rattraper le fil du temps. L'homme était de bonne humeur. Il a sorti les mains de ses poches, étendu largement ses bras sur les côtés dans un geste d'évidence et dit avec un bon gros rire de père Noël : il neige !

Elle a ri avec l'homme, puis elle est descendue jusqu'au coin de la rue, là où un lampadaire explosait en gerbes de lumière dans la blancheur de la nuit. Ses pas s'enfonçaient dans la neige profondément vierge, dans ce sable émouvant qu'elle arpentait pour la première fois. La ville, vide de gens et pourtant si pleine d'une présence inconcevable, lui tendait ses rues, l'aspirait, l'inspirait dans un grand souffle.

Elle n'a fait aucun effort pour éviter de se perdre.